

LA FRANCOPHONIE ET L’AFFIRMATION DE LA SCIENCE MÉDICALE ROUMAINE

G. BRĂTESCU

Le premier jeune homme originaire des pays roumains qui ait étudié la médecine en France est l’arménien Ion Vretos Seraphim. Né à Bucarest, il fut promu docteur en 1815 à Paris, mais il a pratiqué surtout dans l’Empire ottoman.

Celui qui a contribué effectivement à l’établissement des relations médicales franco-roumaines est Nicolas Kretzulescu (1812–1900), qui a soutenu en 1839 à la faculté parisienne la thèse *Questions sur diverses branches des sciences médicales – Quelles sont les circonstances générales qui ont le plus d’action sur les appareils organiques*. Il a eu le mérite d’avoir lutté pour la création d’un enseignement médico-sanitaire roumain, en affrontant l’opposition tant des autorités locales que de ses confrères. Le 1^{er} janvier 1842, il a eu toute fois la satisfaction d’inaugurer à l’Hôpital Coltzea de la capitale valaque les cours de l’École de petite chirurgie, fréquentée par les empiriques, mais aussi par des volontaires recrutés parmi les élèves du gymnase bucarestois. D’ailleurs, Kretzulescu ne faisait pas un secret de son projet de transformer le plutôt possible cette école d’auxiliaires médicaux en institution destinée à la formation de professionnels de la guérison capables d’agir indépendamment.

Pour ses élèves il a traduit en roumain et a imprimé à Bucarest l’ouvrage du strasbourgeois François-Emmanuel Fodéré *Manuel des gardes-malades*. L’année suivante, en 1843, Kretzulescu a publié un guide d’anatomie descriptive, inspiré du traité du Jean Cruveilhier.

Celui qui réussit à fonder en Valachie un enseignement médico-sanitaire prospère fut Charles Davila (1828–1884), personnage considéré providentiel par beaucoup de Roumains. Adolescent sans famille, il est parti d’Allemagne en France; ici, il se remarqua par ses qualités et bénéficia de l’appui de quelques membres de l’élite intellectuelle et politique. Après avoir étudié la pharmacie et la médecine à Nantes, Angers et Paris, il préféra en 1853 s’établir en Valachie, où le prince régnant le nomma médecin-en-chef de l’armée et commandant de l’Hôpital militaire de Bucarest, qui abritera, dès 1855, l’École militaire de petite chirurgie, placée aussi sous sa direction. Toujours à l’initiative et à la suite des efforts de Davila prit naissance, en 1858, l’École nationale de médecine et pharmacie de Bucarest, selon le modèle des institutions similaires françaises. Ceux qui terminaient les cycles d’études de la nouvelle école étaient engagés non seulement dans le service sanitaire de l’armée, mais aussi dans le système civil de santé publique.

Un événement exceptionnel est survenu quand le Ministère de l'Instruction Publique de France a proclamé l'équivalence entre les diplômes de l'École nationale de médecine et pharmacie de Bucarest et ceux des écoles préparatoires de médecine et pharmacie françaises. En même temps, on a décidé que ceux qui possédaient un tel diplôme roumain pouvaient continuer leurs études dans les facultés de France en vue d'obtenir là-bas le titre de docteur en médecine, à condition d'avoir passé avec succès le baccalauréat.

En suivant cet exemple, les autorités italiennes ont adopté les mêmes mesures en ce qui concerne l'accès des Roumains dans leurs facultés de médecine.

Les conséquences favorables de l'adoption de ce régime franco-roumain des diplômes médicaux n'ont pas tardé à se manifester. Un nombre croissant de jeunes ont commencé à fréquenter, surtout comme boursiers du gouvernement roumain, les facultés françaises de médecine. Conformément à un index dressé par l'historien de la médecine Victor Gomoiu, dans l'intervalle de plus de 40 ans entre 1815 et 1858, approximativement 10 Roumains sont devenus docteurs à la faculté de Paris, tandis que dans la décennie 1858–1868 (c'est-à-dire entre l'ouverture de l'École nationale de médecine de Bucarest et celle de la Faculté de médecine de la même ville) plus de 40 compatriotes ont obtenu le même titre à la faculté parisienne. Quand on veut apprécier la signification de ces chiffres, on doit tenir compte, sans doute, des modifications enregistrées entre temps dans les pays roumains sur le plan économique, culturel et politique, modifications révélées surtout par les événements de 1848, mais il est incontestable que les progrès accomplis dans le domaine des relations médicales entre la France et la Roumanie y ont joué un rôle capital.

C'est ainsi que l'inauguration, en 1869, de la Faculté de médecine de Bucarest a représenté une sorte de couronnement de ces relations. Parmi les 13 professeurs nommés à la direction des chaires dans la première année de fonctionnement de la faculté, huit possédaient le diplôme de docteur de Paris, trois de Vienne, un de Berlin et un de Constantinople.

Le premier doyen bucarestois a été le chirurgien Nicolas Turnescu (1819–1890), qui avait fini en 1853 ses études médicales à Paris, où il se fera remarquer ultérieurement par des ouvrages scientifiques publiés dans la « Gazette des hôpitaux civils et militaires ».

A cette époque-là, ce sont, à des rares exceptions, ceux qui ont reçu leur formation en France, qui dominent la vie scientifique médicale roumaine. Quant à ces exceptions on a en vue tout d'abord l'éminent morphopathologiste et microbiologiste Victor Babeş (1854–1926), docteur de Vienne, qui doit sa célébrité surtout au fait qu'il a publié à Paris, en 1885, en collaboration avec André Victor Cornil, le premier traité complet de microbiologie paru au monde, *Les bactéries et leur rôle dans l'étiologie, l'anatomie et l'histologie pathologiques des maladies infectieuses*.

La carrière scientifique de Georges Assaky (1855–1899) a oscillé, à un moment donné, d'une façon dramatique entre la France et la Roumanie. Le savant était né à Jassy, la capitale de la Moldavie. Il a fait ses études médicales à Montpellier et à Paris, où il a obtenu le titre de docteur en 1886 avec la thèse *De la suture des nerfs à distance*, laurée avec le Prix Amussat de l'Académie de médecine parissienne. Grâce à cet ouvrage, Assaky se présente comme l'un des avant-coureurs de la neurochirurgie moderne. Le succès de sa thèse lui valut, la même année, sa nomination comme professeur suppléant d'anatomie à la Faculté de médecine de Lille. Mais il ne se sentit pas capable de refuser l'invitation qu'on lui a faite en 1887 d'occuper une chaire de chirurgie à la faculté de Bucarest. Dans cette position, il a été un infatigable promoteur de l'asepsie et de l'antisepsie, a préconisé de nouvelles techniques opératoires et a décrit dans la cavité glénoïde de l'omoplate une formation anatomique qui porte son nom. En 1887–1888 il a édité le périodique « Archives roumaines de médecine et de chirurgie », imprimé en français à Paris. Malheureusement, des confrères jaloux ont déchaîné contre lui des campagnes mensongères, qui l'ont déterminé à se réinstaller en France, où il accepta en 1895 un poste de professeur à l'Université de Tours. Beaucoup de ses collègues et étudiants roumains ont insisté pour le convaincre de retourner au pays, ce qu'il fit en 1898, quand on lui confia la direction de la Clinique gynécologique de Bucarest. Mais quelques mois plus tard il fut abattu par un œdème pulmonaire aigu, à l'âge de 44 ans. Pour Georges Assaky l'exil a été une heureuse alternative aux tracasseries subies dans sa patrie.

Ce n'est pas par hasard que beaucoup des plus représentatifs savants roumains ont écrit et publié en français quelques-unes de leurs principales œuvres; par exemple: G. Marinesco: *La cellule nerveuse* (1909); C.I. Parhon et M. Goldstein: *Les sécrétions internes* (1909); Fr. I. Rainer: *Le système lymphatique du cœur* (1911); V. Babeș: *Traité de la rage* (1912); Th. Ionescu: *La rachianesthésie générale* (1919); N. Paulescu: *Traité de physiologie médicale* (1920); J. Cantacuzène: *L'immunité chez les invertébrés* (1923); D. Danielopolu: *Le système nerveux de la vie végétative* (1944).

L'importance de la langue française pour l'orientation de l'activité professionnelle des médecins roumains de la fin du XIX^e siècle et du début du suivant est démontrée aussi par la parution chez nous de toute une série de bulletins et revues dans cette langue. Etant donné que le nombre des médecins roumains était très restreint à cette époque-là, on peut supposer que telles publications étaient destinées non seulement à la documentation des disciples roumains d'Hippocrate, mais aussi à informer les confrères de l'étranger sur les problèmes de la santé publique en Roumanie et spécialement sur les préoccupations scientifiques des médecins de l'espace carpatodanubien.

C'est précisément ce que se proposait la « Revue médicale roumaine », parue à Bucarest en 1877, car son éditeur, le docteur Constantin A. Polichronie,

volontaire dans le service sanitaire militaire français pendant la guerre contre la Prusse de 1870 et diplômé de la faculté parisienne en 1874, précisait que sa gazette paraît en français parce qu'elle veut « porter à la connaissance de l'étranger ce qui se passe dans le mouvement médical de Roumanie et aussi tenir la médecine roumaine au courant avec la science étrangère ».

L'un des plus prestigieux périodiques édités par les Roumains a été la revue « Archives des sciences médicales », publiée en français à Paris en 1895–1901 par les soins de trois coryphées de la médecine roumaine: le chirurgien Thomas Ionesco, l'anatomopathologiste Victor Babeş et le clinicien Nicolas Kalinderu. Des personnalités notables de France et d'autres pays figurent parmi les collaborateurs de la revue.

En français sont parus le « Bulletin de la Société des sciences médicales de Bucarest » en 1908–1911, le « Journal de chirurgie de Bucarest » en 1913–1914, la « Revue médico-chirurgicale » de Jassy en 1916. Pendant la guerre de 1914–1918, les médecins français, russes et roumains, qui se trouvaient en Moldavie à la suite de l'occupation de Bucarest par les troupes des Empires centraux, ont publié en français des « Comptes rendus de la Société médico-chirurgicale du front russo-roumain » et « Comptes rendus des séances de la Réunion médicale de la II^e Armée ».

Remarquables par leur relative longévité sont: « Bulletin et mémoires de la Société médicale des hôpitaux de Bucarest » (1919–1947), « Travaux scientifiques de la II^e Clinique médicale. Faculté de médecine de Bucarest » (1919–1937), « Bulletin de l'Académie de Médecine de Roumanie » (1936–1947) et « Bulletin de la Société de thérapeutique » (1940–1947), imprimés en français à Bucarest.

D'une réelle considération ont joui en Roumanie et au-delà de ses frontières les publications en français de l'institut fondé en 1921 à Bucarest par le professeur Jean Cantacuzène (1863–1934), illustre bactériologiste et immunologiste. C'est le cas des « Archives roumaines de pathologie expérimentale et de microbiologie » (1928–1948) et « Travaux de l'Institut de sérologie “J. Cantacuzène” » (1928–1947). Notons qu'entre les chercheurs de l'Institut « Pasteur » de Paris et ceux de l'Institut « Cantacuzène » de Bucarest existaient des rapports quasi-fraternels.

Ce qui frappe quand on examine la liste des publications médicales parues en Roumanie en langues étrangères est leur suppression en 1947–1948, quand le régime communiste a pris tous les freins du pouvoir. C'est vrai qu'on a continué d'imprimer des textes en russe, français et anglais, mais il s'agissait habituellement d'articles sur des thèmes de politique sanitaire, comme ceux qui paraissaient dans « Santé publique », la variante française de « Zdravoohranenie ».

La francophonie cultivée dans des limites raisonnables par les pionniers de la médecine moderne roumaine n'a pas constitué un handicap pour le progrès scientifique, mais, au contraire, a encouragé les élans créateurs de nos serviteurs d'Esculape.

BIBLIOGRAPHIE

- Gh. Crăinicianu, *Literatura medicală românească*, București, 1907.
- S. Herișan, *De l'influence médicale française en Roumanie*, Paris, 1933.
- V. Gomoiu, *Istoria presei medicale în România*, București, 1936.
- C.I. Bercuș et V. Manoliu, *Legăturile medicinei române cu știința universală*, în *Istoria medicinei universale*, București, 1970, p. 749–751.
- Gh. Sanda et M. Neagu, *Date privind misiunea medicală franceză în România din 1916–1918*, in vol. *Momente din trecutul medicinei*, București, 1983, p. 621–626.